

La Biennale de Paris : une foire aux idées

un crâne de mort dans leur cellule et finissaient par aimer ce crâne, à force de le caresser ou de le regarder et je trouve qu'il est un des très rares artistes, à travers les siècles, à avoir donné une idée familiale de la mort, et c'est en cela qu'il me paraît important.

J.-J. L. — En revanche « le cimetière » me semble répondre tout à fait à cette théâtralité que tu semblais tout-à-l'heure considérer comme les séquelles d'une vision traditionnelle de la mort... un côté, Frankenstein ou « Midi-Minuit » dans cette vision, qui ne me déplaît pas, d'ailleurs, qui est très féminine. Seule une femme pourrait mélanger l'horreur et le charme de cette manière, le côté dentelles, gaze fleurs séchées et visage tuméfié et déjà pourrisant...

A. P. — Je suis très intéressé par cette comparaison, dans la mesure où, effectivement, c'est une femme qui nous permet cette réflexion.

En visitant ce cimetière, j'ai eu le sentiment d'une dentelle. J'ai eu le sentiment de quelqu'un qui s'exorcisait, c'est-à-dire qui se préparait d'une certaine façon à prendre conscience d'une réalité qu'il jugeait épouvantable et qui voulait s'effrayer lui-même pour moins avoir peur. En fait, il y a un côté grand-guignol qui me prête à rire, qui me prête à rire.

Sur un plan plastique, je dirai que le côté volontairement macabre me paraît trop voulu et me paraît vouloir dissimuler la vraie valeur. Je préfère Goya, je veux dire par là que l'économie de moyens est pour moi une valeur fondamentale de l'art ; n'importe qui peut discourir sur la mort, très peu de gens sont capables de dire le plus profond et le plus important en quelques signes et en quelques couleurs. La famille royale de Goya est, pour moi, beaucoup plus importante, dans un espace de 5 m² que dans l'énorme volume qui est accordé à cet artiste, et si l'avant-garde ne doit pas dépasser ce qui a été fait dans le passé, ce qui est fait dans le présent, elle n'a pas de sens.

J.-J. L. — Oui, mais là, il y a un élément très important qui explique d'ailleurs pourquoi ces artistes passent de la peinture, qui offre une image terminée, à un espace qui est inachevé. Qui est inachevé en ce sens qu'il implique la participation du spectateur. Je pense que le geste naturel du visiteur qui voit ce cimetière, est de faire comme lors-

qu'on va dans une église : c'est-à-dire de prendre une bougie, de l'allumer et de l'ajouter aux bougies déjà allumées sur ces sortes de stèles. Il faut une participation... mais est-ce que, justement, c'est de l'art ? tout le problème est là... Est-ce qu'il ne s'agit pas de théâtre, d'un décor qui est vide et que nous peuplons, que nous meublons. Et ceci est encore plus vrai, parce qu'il faut bien progresser dans notre visite, avec la salle suivante qui est celle de Clareboudt.

A. P. — Avant de pénétrer dans ce cimetière, nous passons dans une salle qui est réservée à un certain nombre d'objets fabriqués, en bois, dans une unité parfaite. On dirait les « chefs-d'œuvre » des menuisiers des corporations du Moyen-Age qui sont là pour montrer au spectateur ce qu'on peut réaliser avec du bois... il y a une sorte de virtuosité dans la courbe, dans la composition, et je trouve bien qu'avant de pénétrer dans le cimetière, on pénètre dans cette espèce de salle d'austérité, et je crois que l'intérêt du cimetière est d'autant plus grand qu'on traverse cette espèce de sacristie monacale.

Par conséquent, je dis qu'il faudrait associer ces deux artistes dans le succès théâtral qu'est cette Exposition parce que l'un sans l'autre me donnerait une impression différente. La mort, pour moi, c'est le bois de la Croix, si tu veux et je la trouve dans la première salle... Et tout le côté Christ, avec sa plaie ouverte par la lance du Centurion, avec les clous, avec Marie-Madeleine pleurant, avec Marie agenouillée,

Karim RAECK : On pensera à Kienholz pour le caractère outré, vaguement surréaliste, aux films d'horreur qui sont un peu l'équivalent du western pour les amateurs épris de fantastique.



avec l'éponge pleine du fiel de la Passion, est dans la seconde salle. La mort est dans le spectacle de l'ensemble. Il est bon qu'on théâtralise, et il y a vraisemblablement dans l'avant-garde une volonté de théâtraliser les notions les plus élémentaires de la pensée et de la vie, et je crois qu'il faut associer ces deux artistes dans la même démarche.

J.-J. L. — Cette théâtralité, nous la trouvons totalement avouée avec Clareboudt, qui présente un lieu scénique qui n'a de sens que lorsque l'artiste lui-même se met en scène, lorsque l'artiste s'ajoute à son œuvre, intervient, fait une action ; autrement, lui parti, on se trouve devant un décor vide, décor qui a cependant pour lui une chose qui me paraît propre à cette entreprise, c'est le caractère olfactif ; je ne sais pas si cela t'a frappé, mais dans ce grenier, on sent le bois, la paille, on sent les matériaux.

On pense à ces greniers comme on en voit à la campagne, au-dessus des granges, avec de la paille oubliée. Il y a des chaises, dérisoires, une table branlante ces greniers qui n'existent que dans les rêves des poètes, qu'on voit dans la littérature mais pas dans la réalité et qui, finalement, peuvent être la concrétisation d'un vieux rêve d'adolescent. Je trouve que c'est très adolescent de mentalité. Il y a un côté un peu naïf... un peu « rimbadien »... j'imagine que Clareboudt voyait Rimbaud dans son grenier à Charleville, rêvant du bout du monde... il y a un goût de départ, d'un « ailleurs », concrétisé par les choses dérisoires : les cailloux qu'on a ramassés sur la route, qu'on a posés là... c'est un peu la poésie de l'errant qui est fixée là...

A. P. — Dieu sait si je suis sensible à l'adolescence, mais je me demande si le rôle de l'art, le rôle de l'artiste, en fait, est de théâtraliser ses rêves d'adolescent, car finalement, que se passe-t-il ? Les gens qui fréquentent la Biennale, sont des professionnels, sont des artistes, sont des amateurs éclairés, qui ont tous déjà, par contagion et par expérience, éprouvé ce genre de sensations, et je crains fort qu'on cherche, par une sorte de fausse émulation, à s'éblouir soi-même. Le côté vieux grenier est un rêve charmant, qu'on trouve drôle, mais je me demande si on ne s'égare pas et si l'avant-garde, la recherche, cette pointe chercheuse qu'est l'avant-garde, n'est